

ils restaient ingénus d'esprit et d'âge. Elle lui contait aussi sa vie libre, hors des lois du monde, où jamais elle n'avait entendu parler de l'argent. Ils donnaient, pour la sagesse, l'exemple aux autres élèves. Auprès de Rose, le vagabond de naguère éprouvait un apaisement en sa nature ardente. Il tâchait de ressembler à la fée de la Séranne, dont chacun louait la modestie.

Le vieux Cabrol ne tarda point à soupçonner que l'esprit de sa petite-fille lui échappait. Un soir, en remontant de l'église, il la questionna :

— Dis-moi, tu es bien d'accord avec ton camarade ?... Qu'est-ce qu'il te raconte ?...

— Ma foi, je ne me rappelle plus.

— On s'imagine toujours que je vais mourir. On voudrait après que tu auras fait ta première Communion, te séparer de notre Séranne.

— Après tout, quel malheur y aurait-il ? Ne faudra-t-il pas qu'un jour je quitte la montagne pour aller dans la plaine, vivre la vie de tout le monde, sous le regard du Bon Dieu ?

— Oh !... oh !... Rose, sache, bien que je ne te donnerai jamais à qui que ce soit. Tu es à moi, mon seul trésor sur la terre.

Le vent soufflait avec rage. Cabrol s'arrêtait souvent pour reprendre haleine. L'ascension de la Séranne lui était pénible, ce soir.

Pendant les mois d'hiver, Rose ne descendit plus au village à cause de la neige qui comblait les chemins. Mais, aux jours de printemps, ce fut une fête pour les paysans cossus dont l'enfant avait commencé de guérir à l'ombre de la croix de Gergues ; ce fut une fête pour Roch de revoir la petite fille de Cabrol.

Les deux élèves reprirent ensemble les leçons du catéchisme. Et un dimanche que le peuple entier de Brissac emplissait l'église, dans la clarté des cierges et des lustres, on les vit sur les pas l'un de l'autre, s'approcher de la sainte Table. Cabrol, enveloppé de sa houppe, s'était blotti, seul à l'écart, contre un pilier. Les yeux fixes, il contemplait sa pastoure qui, dans les plis de son voile et de sa robe blanche, resplendissait comme une étoile. A la sortie de la Messe, des gens, sur la place, le complimentèrent.

— Ah ! ce vieux Cabrol ! il a tout de même la plus jolie fille de la Séranne. Mais il ne mourra jamais, lui !

— Je pense bien que non ! ricana-t-il.

Ayant redressé sa haute taille, il amena jalousement sa pastoure. Elle eut grande douleur

d'abandonner sitôt la terre humaine de la plaine, le village tout parfumé encore du parfum des fleurs et de l'odeur de l'encens.

* * *

Désormais, chaque dimanche, Cabrol et Rose descendirent à l'église de Brissac. Le vieux pâtre tenait auprès de lui, avec une vigilance farouche, sa petite-fille. Celle-ci n'apercevait que de loin Roch le brun, ainsi que ses compagnes du catéchisme. Tous les paysans comprenaient qu'elle souffrait de la jalousie étrange de l'aïeul. Pourtant, elle avait raison de se soumettre à ses fantaisies : il n'empêcherait pas toujours le destin.

Le poids de l'âge, malgré sa vigueur de montagnard, pesait d'ailleurs sur lui. La nuit, il ne dormait plus ses sommeils solides, sans rêve. Le jour, assis devant sa hutte, son chien à ses pieds, il contemplait la Séranne.

Un après-midi qu'il sommeillait à l'ombre de sa hutte, il fut brusquement réveillé par des voix humaines ; il eut peur. Roch et son père étaient là, devant lui, vêtus de leurs habits de dimanche. Ils étaient venus, glorieux de leurs richesses de fermiers, demander au vieux pâtre le consentement de célébrer les fiançailles de Roch et de Rose. Mais l'ancêtre se mit à rire, ainsi qu'un fou. Puis il leva son bâton, criant avec colère :

— Je me moque de vos richesses. Je suis ici plus riche que vous.

— Vous êtes seuls, répondit le père de Roch. C'est un péché d'orgueil que de s'isoler ainsi, de renoncer aux devoirs et aux joies du monde.

— Rose est à moi. Je la garde.

— Mais quand vous mourrez...

— Quand je mourrai... Eh bien !...

Cabrol s'interrompit, avec un sentiment de frayeur qu'il n'avait pas encore connu. Et soupirant de chagrin, il ajouta :

— Quand je mourrai, Rose aura la montagne comme moi...

— Voyons, ce n'est pas charitable pour votre enfant. Que deviendrait-elle seule, dans cette immense solitude ?

— Elle n'est pas sotte. Elle s'arrangera bien. J'ai vécu, moi, depuis ma naissance, dans cette montagne.

— Vous aviez vos parents ; vous y aviez élevé une famille. Mais Rose, une enfant !...

— Eh bien ! quoi ? Qu'attendez-vous de moi ?